

CHAPITRE II

Hanssens agent supérieur de l'Association. — Voyage d'exploration de l'*Éclaireur*. — Les Wabouma. — Bolobo. — Ibaka et son chapeau. — Relation ethnographique sur les peuples Bayanzi. — Funérailles de Mpoki.

DU jour où Hanssens fut investi du commandement effectif de l'expédition du Congo, il se créa une besogne à sa taille : il tenta résolument vers l'intérieur une entreprise dans laquelle Stanley lui-même avait précédemment échoué.

Après avoir assuré l'établissement d'une route suivant la rive méridionale du Congo entre Manyanga et le Stanley-Pool, pacifié les territoires riverains situés entre ces deux points, conclu deçà, delà, grâce à l'éloquence de sa parole persuasive ou au triomphe de ses armes,

des traités d'alliance et d'amitié avec les chefs des tribus qui habitent cette partie de la ligne d'opérations de la Société internationale, Hanssens s'apprêtait, en octobre 1882, à visiter les domaines des sauvages Bayanzi.

Le 6 octobre, le capitaine transmettait à Janssen l'ordre de rechercher dans son district des nègres capables de servir de guides et d'interprètes à une expédition dirigée vers le Nord.

Janssen connaissait les mœurs peu hospitalières des Bayanzi, et d'autre part il savait que Gobila était opposé à l'établissement d'une succursale des blancs en amont de Msuata, succursale qu'il considérait comme nuisible à ses propres intérêts.

Incapable cependant de reculer devant l'exécution d'un ordre reçu, Janssen se mit en quête de recrues indigènes.

Il manda Gobila et les notables du village, et leur exposa dans une palabre émouvante les projets d'un nouveau Boula Matari, dont le nom et les aventures audacieuses dans le bas et le moyen Congo servaient déjà de thème à de merveilleuses légendes parmi les nègres.

La conférence eut lieu dans la soirée du 8 octobre.

Gobila et sa suite, reçus avec plus d'honneurs et d'affabilité encore que d'habitude, étaient réunis dans la chambre à coucher du chef de la station.

Un temps épouvantable avait empêché de tenir la palabre à l'extérieur. Le vent soufflait à déraciner les arbres et couvrait de sa voix puissante les roulements ininterrompus du tonnerre. On était alors en pleine saison des grandes pluies.

Janssen, assis sur une caisse à bagages en face de Gobila accroupi à la turque sur la magnifique couverture de voyage au tigre brodé, employait depuis une demi-heure toutes les ressources du langage persuasif pour déterminer l'assistance à lui prêter son appui dans la conjoncture présente.

Ses meilleurs arguments étaient successivement combattus par les divers orateurs de la suite de Gobila :

« Nous ne connaissons pas Boula Matari II, disait l'un; comme vous, il est peut-être bon; peut-être aussi comme vous veut-il notre bonheur, mais son intention n'est-elle pas d'aller bâtir une ville chez les Bayanzi, nos traditionnels ennemis? N'ira-t il pas vendre lui-même aux tribus de notre voisinage les marchandises du mpoutou que nous obtenons directement de vous aujourd'hui, et que nous leur revendons avec de gros bénéfices? Toutes ces suppositions sont à craindre; aussi nous défendrons à nos amis, à nos frères, à nos enfants, à nos esclaves, de guider le nouveau mundelé sur les terres des Bayanzi.

— Eh bien, répliqua Janssen, j'admets vos hésitations à accorder des guides à Boula Matari II; mais je vous demande en mon nom personnel de me confier une escorte. Vous me connaissez; je suis pour vous tous le bon Souzou M'Pembé, le fils de votre mfou Gobila; je vous promets de suivre vers le Nord mon frère blanc et d'user auprès de lui de toute mon influence pour qu'il ne prenne avec les Bayanzi aucun arrangement préjudiciable à vos droits et à vos intérêts.

— Vous avez bien parlé, exclama Gobila. Je tiendrai à votre disposition mes interprètes les plus fidèles. Ils vous conduiront auprès de mon confrère de Tchoumbiri, le roi Monkouala; et plus loin, à l'endroit où le grand fleuve s'élargit, dans les domaines d'Ibaka, fier makoko de Bolobo. »

La palabra se termina sur ces bonnes promesses.

Janssen, fidèle aux traditions, fit verser aux assistants des rasades de gin; on but à l'amitié, à la fraternité de Gobila et de Janssen, on continua sans toaster à faire de copieuses libations; puis un membre de l'assistance improvisa sur le rythme monotone des refrains africains une ballade en l'honneur de Souzou M'Pembé.

Au dehors l'orage continuait avec une violence inouïe; le crépuscule qui commençait, rendait plus vives et plus terribles les incessantes lueurs des éclairs.

Janssen alluma une bougie, supportée par le traditionnel bougeoir de l'explorateur africain : le goulot d'une bouteille vide. Pendant ce temps, le noir improvisateur emplissait des éclats de sa voix l'étroite chambre où les conférenciers ronflaient, cuvant leur gin, dans les pauses les plus diverses et les plus imprévues.

Janssen maudissait dans son for intérieur l'idée qu'il avait eue de procurer à ces fieffés ivrognes le moyen de s'alcooliser dans son appartement privé. Il songea un moment à appeler ses serviteurs pour emporter un à un les hôtes encombrants de sa chambre à coucher, mais il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

Janssen laissa donc le champ libre à Gobila et à ses conseillers engourdis par l'ivresse, prit son bougeoir et s'installa pour le reste de la nuit dans la pièce voisine. Dormir n'étant pas possible avec le concert infernal exécuté par les ronfleurs, le jeune pionnier, que n'inquiétaient pas les nuits blanches, disposa sur le semblant de table à manger faisant au besoin fonction de bureau, tout ce qu'il fallait pour écrire. Depuis plusieurs jours, ses occupations absorbantes ne lui avaient pas laissé le loisir de causer avec les siens.

Mais à l'extérieur l'orage était loin de se calmer; la pluie tombait

bruyamment en larges gouttes sur la toiture de paille. le vent s'engouffra violemment à travers les volets mal joints des fenêtres et éteignit la lumière du veilleur.

Décidément Janssen devait cette nuit-là passer par toutes les petites misères réservées aux voyageurs dans l'Afrique centrale.

Faisant néanmoins contre vilaine nuit bon cœur, le sous-lieutenant laissa, en dépit du vacarme, courir son imagination à travers les mirages de l'avenir.

« Le capitaine Hanssens vient sans nul doute, pensait-il, pour réaliser le but du Comité d'études, la jonction des stations du Congo au poste de Karéma. Je le prierai de m'attacher à lui en qualité de second.

« J'ai acquis aujourd'hui l'expérience du pionnier de la conquête pacifique africaine; après Issanghila, j'ai élevé Msuata.

« Ces services passés me vaudront l'honneur de traverser l'Afrique avec Hanssens et d'assouvir ainsi mon goût des aventures, du changement, de la marche en avant, à la découverte, vers l'inconnu. Hé! pourquoi pas? ma santé est excellente, ma constitution inébranlable a résisté au ciel de ce pays, et les dangers ne m'effrayent pas... »

Rêvant ainsi, le lieutenant Janssen s'endormit sur son escabeau, comme il l'eût fait sur un moelleux lit de plumes.

A l'aube, il était debout, secouant énergiquement ses hôtes encore ivres dont les exhalaisons nauséabondes infectaient sa chambre à coucher. Les conseillers noirs, tout surpris de se réveiller entre des murs qu'ils ne connaissaient pas, attachèrent sur Janssen des yeux égarés. Tous avaient oublié la scène de la veille, le lieutenant la leur rappela en peu de mots; Gobila promit de confier au chef de la future mission exploratrice son esclave le plus dévoué, guide sûr doublé d'un excellent interprète auprès des districts bayanzi.

Délivré de ces malencontreux buveurs, Janssen se mit à l'œuvre, loin de songer à prendre du repos, en prévision de la venue très prochaine du capitaine Hanssens, nouvel administrateur général de l'expédition.

Ce dernier arrivait à Msuata le 17 octobre. Parti de Léopoldville le 12 du même mois, Hanssens avait employé cinq jours pleins pour parcourir cent cinquante milles anglais, soit environ deux cent cinquante kilomètres, distance qui sépare Léopoldville de Msuata-Station.

Cette traversée aurait nécessité moins de temps si le steamer *En Avant* eût été en état de l'entreprendre. Mais, par une singulière coïncidence, le vapeur se trouvait hors de service depuis le départ de Stanley pour l'Europe, par suite de la disparition de deux robinets de la machine. Ces

deux engins, indispensables à la locomotion du bateau et qu'il était impossible de fabriquer dans l'Afrique centrale, il fallait attendre plus de trois mois pour pouvoir les remplacer.

Hanssens avait disposé d'une allège à fond plat, mise en mouvement par huit rameurs. Cette embarcation, lourdement chargée, contrariée par le vent et par le courant, avait difficilement accompli le trajet.

En maints passages du fleuve où la violence du courant présentait un obstacle insurmontable aux huit rameurs, les hommes de l'équipage avaient été obligés de se jeter à l'eau, pour aller attacher un fort câble à l'un des gros arbres de la rive, et haler ainsi l'embarcation. Ce manège fréquemment renouvelé occasionna une perte de temps considérable.

Dans ce voyage, le capitaine Hanssens était accompagné de M. Boulanger, un Français, agent de l'Association internationale.

Dès son arrivée à Msuata, le capitaine Hanssens accomplit spontanément une partie des rêves de Janssen : M. Boulanger fut désigné pour remplacer par intérim le sous-lieutenant dans le commandement de la station ; Janssen accompagnerait le capitaine au pays d'amont.

Le départ des explorateurs fut retardé jusqu'au 23 octobre.

Le 18, Hanssens utilisa son séjour à Msuata en inspectant minutieusement la station, dont l'installation lui parut merveilleuse.

« Rien ne vous manque ici, disait-il, à son jeune compatriote ; cuisines, fourneaux, fours, magasins, arsenal, et voire même, luxe inconnu jusqu'ici dans les stations africaines, des water-closets bâtis en torchis. Comment avez-vous fait pour arriver à ces surprenants résultats, en si peu de mois et avec un nombre fort restreint de mauvais travailleurs noirs ? »

— J'ai travaillé moi-même, capitaine ; je me suis fait terrassier, brique-tier, maçon, menuisier et charpentier à l'occasion.

— Travailleur infatigable. Ah ! je reconnais bien là, lieutenant, mon ancien élève Janssen de l'École militaire. Qui nous eût dit, à l'époque où je vous déclamaïis mon cours sur l'*Art militaire* dans la vieille abbaye du bois de la Cambre, que nous nous retrouverions, après des années, à quatre degrés sud de l'Équateur, presque au cœur du Continent noir, ouvriers tous deux du monument impérissable qu'a construit notre auguste Roi ? »

Là-dessus, une longue évocation de souvenirs communs aux deux compatriotes charma les veilles prolongées des hôtes blancs de Msuata.

Le 19, Hanssens fit la connaissance de Gobila, — « ce bon gros Roger Bontemps, préoccupé surtout de bien boire et de bien manger, à la façon nègre, s'entend, » selon les termes du capitaine, — et conclut avec lui un traité d'amitié.

Fidèle à ses promesses, Gobila céda au mundelé l'esclave Banfunu, futur interprète et guide des blancs chez les Bayanzi : il dépassa même ses engagements car il accorda deux pirogues indigènes au chef de la prochaine exploration.

Les journées des 20, 21 et 22 octobre furent employées aux préparatifs de départ : choisir parmi les Zanzibarites de la station de Msuata les hommes nécessaires à l'établissement et éventuellement à la défense de la station à créer ; leur distribuer des armes et des munitions ; emballer les étoffes et les autres articles indispensables ; charger les deux pirogues de construction indigène, les réunir par des pièces de bois transversales de façon à leur donner plus de stabilité, etc. ; etc.

Le 23, à six heures du matin, la flottille quittait Msuata. L'allège à fond plat emportait Hanssens et Janssen, peu commodément assis dans un coin très exigü de l'arrière, où un homme seul eût eu quelque peine à se caser ; plus dix rameurs, les ballots d'étoffe et les effets personnels des blancs.

Chacune des pirogues contenait six pagayeurs.

Voici la reproduction textuelle du passage d'une lettre du capitaine Hanssens, lors de son départ de Msuata :

« C'est une singulière impression que l'on ressent, lorsqu'on quitte ainsi une contrée connue, occupée par des blancs, pour se rendre dans une partie dont la grande majorité des habitants ignore jusqu'à l'existence d'êtres humains d'une autre couleur que la leur.

« On se demande quels incidents surgiront pendant le trajet. Sera-t-on bien ou mal reçu par ces populations sauvages ? Faudra-t-il jouer du fusil ou de la poignée de main ? Trouvera-t-on à acheter de la nourriture en route ? En un mot, sera-ce une partie de plaisir ou une promenade tragique ? »

On peut concevoir les préoccupations anxieuses qui dominaient les explorateurs, car l'un et l'autre connaissaient l'accueil peu sympathique fait à Stanley au mois de juin précédent par les populations qu'ils allaient affronter avec des forces bien inférieures à celles que transportait naguère l'*En Avant*.

L'expédition comprenait cette fois vingt-quatre Zanzibarites armés de bons fusils, il est vrai, l'esclave de Gobila et les deux blancs, représentant les deux seuls hommes réellement courageux et résolus. L'allège avait été baptisée par Hanssens du nom de l'*Éclaireur*.

La journée du 21 se passa sans incidents notables ; les explorateurs doublèrent vers midi une sorte de promontoire barrant sur la rive droite une

anse spacieuse au fond de laquelle se dressait un village où des missionnaires français installèrent plus tard un poste hospitalier.

Le 24, dans la matinée, l'*Éclaireur* passa à hauteur du confluent du Congo avec la rivière Koango, dont une portion avait été récemment explorée par Stanley. Ce cours d'eau, renseigné dans la carte de Chavanne sous le nom d'Hari Nkutu, est appelé *Woukini* en dialecte bateké, et *Moussa*, en dialecte bayanzi. Il étale à son embouchure une largeur d'environ quatre cent dix mètres; ses sources, traversées par Livingstone en 1855, viennent de la ligne de faite séparant le bassin du Congo du bassin du Zambéze.

Dans l'angle méridional de ce confluent habite une tribu féroce : les Wabouma, ou mieux les Babouma.

Ces indigènes inhospitaliers refusent à tout étranger, voire même aux hommes de race noire, l'entrée de leur territoire; ils cherchent à empoisonner quiconque se risque parmi eux. Moins rigoureux pour eux-mêmes lorsqu'il s'agit d'opérer une excursion intéressée, une razzia chez le voisin, ils se hasardaient souvent, en armes, mousquets et lances, jusqu'aux abords de la station de Msuata.

Hansseps, n'ayant rien à faire chez les Babouma, passa sans s'arrêter devant leurs villages, et à sa grande surprise il ne fut même pas menacé par cette sauvage population.

Au nord du confluent du Koango, le Congo coule avec rapidité dans un lit d'une largeur de plus de mille mètres; les rives montueuses, inhabitées sur les pentes, présentent, au sommet des falaises, des villages, des plantations de bananiers et de manioc.

Les habitants y sont aussi hospitaliers que les Babouma le sont peu. Hanssens s'arrêta quelques heures parmi eux, et comme le pays était très riche en vivres, il renouvela sa provision de pains de manioc qui, sous le nom de chicoanga, constituaient la nourriture de ses hommes.

Rassurée du côté de la famine, l'expédition poursuivit son ascension du fleuve. A la nuit tombante, on s'arrêta pour loger dans un village et se mettre tant bien que mal, sous la toiture béante de quelque hutte enfumée, à l'abri d'une pluie torrentielle.

Les averses se montrèrent d'ailleurs compagnes inséparables, mais dont on se fût passé sans regret, des explorateurs ayant pour se garantir des manteaux soi-disant imperméables, qui devinrent bientôt aussi perméables que des éponges.

La journée suivante se passa sans incident intéressant. On longea de fort près la rive gauche pour échapper, autant que faire se pouvait, à la violence du courant.

De nombreux villages s'échelonnent sur les falaises. Les habitants en apercevant l'*Éclaireur*, pirogue de forme inconnue montée par des visages pâles, accouraient au bord de l'eau et regardaient ahuris, mais sans pousser la moindre clameur malveillante.

Loin de témoigner de l'inimitié, ils adressaient aux mundelés les plus amicaux « m'boté ». Ces indigènes connaissaient quelque peu l'homme blanc; plusieurs d'entre eux s'étaient rendus à Msuata ou à Léopoldville, et avaient pu constater par eux-mêmes que, contrairement à la légende, le blanc ne passe pas son temps à couper les têtes ou à sucer le sang de l'homme noir.

« Le vendredi 27 octobre, rapporte Hanssens, je suis arrivé à Tchoumbiri, localité sur laquelle Stanley donne beaucoup de renseignements dans la relation de son grand voyage « à travers le continent mystérieux ».

« Je tenais à me mettre en bons termes avec le chef de ce district, attendu que si mon projet d'installation en amont, à Bolobo, ne réussissait pas, j'avais l'intention de m'établir dans le Tchoumbiri. Je fis donc amarrer mes embarcations aux arbres de la rive, et je me rendis dans le principal village, résidence du roi Moukouala. »

Ce personnage, dont nous avons parlé assez longuement en relatant les découvertes de Stanley, reçut très cordialement, mais sans quitter son chapeau légendaire, Hanssens et son jeune second.

De sa voix douceuse, le roi de Tchoumbiri, que Stanley désigne comme « le nègre le plus rusé et le coquin le plus fieffé de l'Afrique », offrit gratuitement un terrain aux mundelés pour y bâtir une station.

L'offre fut momentanément écartée par Hanssens.

Après avoir frugalement déjeuné sur l'herbe, en présence de la jeunesse mâle de l'endroit, guerriers se distinguant par un genre de coiffure spécial — leurs cheveux se divisent en une multitude de tresses; quatre de ces nattes sont en forme d'accroche-cœur et deux de ces dernières se projettent au delà du front — (*Stanley*), — les explorateurs se rembarquèrent.

A partir de ce point, chaque massif de rotangs, chaque bouquet d'arbrisseaux, chaque amas de rochers sur les rives recèle un ennemi, lâche mais acharné, à l'affût contre les blancs dont la marche est signalée de village en village.

Impossible, durant toute la soirée du 27, de débarquer en un point hospitalier des berges, pour y trouver un abri ardemment souhaité, car le ciel, inclément lui-même, versait sans relâche une pluie diluvienne sur les explorateurs.

Partout repoussés, les infortunés passagers blancs de l'*Éclaireur* orga-

nisent leur lit entre les jambes des pagayeurs et disposent les voiles de l'embarcation en forme de parapluies.

Protégés contre l'averse, les blancs passent curieusement leur têtes entre les couvertures de toile pour jouir du curieux spectacle des fureurs grotesques des indigènes massés sur les rives et qui essayent d'effrayer les étrangers en poussant des hurlements, en agitant leur lances empennées, voire même en les mettant en joue avec des arquebuses impossibles.

Bien qu'inoffensives par elles-mêmes, ces démonstrations étaient fort désagréables. Ces nuées d'indigènes empêchaient les équipages de la flottille de prendre pied sur le rivage.

La nuit était comme d'habitude complète à six heures du soir; les nuages chargés de pluie masquaient la lune dont la clarté aurait été si utile pour se guider sur le fleuve; au milieu de cette obscurité il était impossible, sans commettre de graves erreurs, d'estimer la largeur de la nappe d'eau; les malheureuses embarcations allaient à l'aventure et couraient à chaque minute le risque d'échouer contre une des nombreuses petites îles qui parsemaient le fleuve et qui étaient presque entièrement submergées dans cette saison pluvieuse.

Vers neuf heures du soir, on put heureusement aborder dans une crique de la rive droite, où des pêcheurs inoffensifs accueillirent, sans opposition ni menaces, les explorateurs exténués; ils poussèrent même la bienveillance jusqu'à accorder aux deux officiers belges, un refuge contre la pluie: la hutte dans laquelle ils fumaient leur poisson.

L'odeur y était intolérable; la toiture de la cabane garantit cependant les voyageurs, déjà transis de froid, de la douche glaciale que leur eût réservée la nuit en plein air. Auprès d'eux, « dans un espace grand comme un mouchoir de poche », écrit Hanssens, les équipages de la flottille s'entassèrent comme ils purent et s'acharnèrent à maintenir allumés de grands feux de bois mort que la pluie menaçait d'éteindre à chaque instant.

Au petit jour, blancs et noirs, heureux de quitter ce déplorable gîte, s'embarquèrent pour remonter le fleuve.

Ils entrèrent dans une sorte d'archipel boisé, coupant çà et là la vaste nappe d'eau dont l'ampleur égalait presque celle du Congo devant Banana.

Sur la rive gauche, des hauteurs boisées esquissaient une chaîne dentelée, se confondant au loin vers l'est avec l'horizon gris-clair; à droite, un plateau couvert d'herbes fauves surplombait à pic le courant et profilait sur le ciel quelques sommets en pain de sucre.

Avant midi, les embarcations nageaient dans les canaux d'un archipel

chargé d'une végétation luxuriante; les hauteurs boisées de la rive gauche se dressaient fières de leurs villages et de leurs cultures.

On côtoyait le district de Bolobo.

L'indigène de cette partie du fleuve n'était plus le sauvage et inhospitalier Wabouma, ou la brute intraitable qui s'était opposée la veille au repos des voyageurs. « Il semblait, écrivait Stanley en 1877, appartenir à l'humanité et comprendre qu'il y avait sur terre d'autres individus de son espèce, mais d'une autre couleur. »

Néanmoins les explorateurs firent escale de village en village sans pouvoir obtenir autre chose qu'un accueil d'une réserve agaçante.

Partout la population des agglomérations de huttes cachées dans les *raphia vinifera*, les *elaïs guineensis* et les bananiers de la rive gauche se portait au-devant des étrangers, mais, se tenant sur la réserve, refusait de répondre aux questions posées par Hanssens.

Sans être hostiles, ces gens étaient soupçonneux, méfiants, et ne comprenaient pas pourquoi les mundelés venaient chez eux. Les absurdes récits importés de la côte par les traitants d'ivoire, et qui posent les blancs en mangeurs de petits nègres, n'étaient pas étrangers à la froideur de l'accueil.

Il fut littéralement impossible aux explorateurs de connaître les noms des villages qu'ils rencontrèrent ce jour-là, et les noms des chefs de ces localités.

Voici du reste un extrait du journal de Janssen, relatant laconiquement les déboires de la journée du 28 octobre :

« Arrivés dans le district de Bolobo, nous rencontrons sur la rive gauche une série de villages.

« Nous stoppons au premier village, pour demander le nom. — « Pas de nom », répond une voix, celle d'un notable probablement. Le nom du chef, alors... » — « Pas de nom », répond la même voix.

« Hanssens enrage, nous enrageons et nous partons. A cinq minutes de là, deuxième village; nous débarquons. La population accourt et attend respectueusement nos questions. « Comment nomme-t-on votre village? » fait demander le capitaine. — « Que vous importe? » — « Merci! et votre chef? » — « Nous n'en avons pas. »

« Inutile d'insister avec de telles brutes, nous filons. De quart d'heure en quart d'heure, nous stoppons devant le troisième, le quatrième, le cinquième... le neuvième village...

« Toujours et partout la même et désolante réponse : « Pas de nom ! Pas de nom ! »

« C'est une mystification. On pourrait croire que ces gaillards-là se sont transmis par téléphone un mot d'ordre contre nous.

« Enfin, dixième village; il y a un chef!... mais il est absent.

« En ce moment, la clarté du jour disparaît; la pluie continue à tomber; nous demandons à loger dans ce village, en dépit de l'absence du chef.

« — Il est trop tard, glapit quelqu'un, nous n'avons pas d'ailleurs de place pour héberger des étrangers. »

« Nous enrageons de plus belle, et nous quittons ces sauvages.

« Devant nous, vers le milieu du fleuve, nous entrevoyons des masses noirâtres coupant le courant. Ce sont des îlots estompant le ciel nuageux de leurs bois sombres et épais; nous abordons successivement le premier îlot, le deuxième, le troisième. Impossible d'atterrir,... ces îles sont submergées; seuls, les dômes touffus surplombent la surface liquide.

« Nous naviguons dans une obscurité complète jusqu'à dix heures du soir, mouillés, trempés, rincés, par une de ces averses africaines dont les plus abondantes giboulées d'Europe ne peuvent donner une idée.

« La nuit est trop noire pour continuer sans périls la navigation: l'*Éclair* et les pirogues sont amarrés à un arbre du troisième îlot; nous essayons jusqu'au matin de dormir sous les voiles de l'allège. Quelques hippopotames indiscrets viennent lugubrement renifler près de nous; plus loin, des crocodiles festoient bruyamment; et le ciel inclément lance dans ce concert terrible les notes sourdes et prolongées de son tonnerre peu rassurant.

« Le dixième jour, à 9 heures du matin, nous débarquons à Bolobo, capitale du district de ce nom, où s'élèvera bientôt, j'espère, une station dont j'aurai le commandement *ab interim*..... »

Le lendemain, 31 octobre, le capitaine Hanssens datait de ce village une lettre à laquelle nous emprunterons, sans être assez malavisés pour y changer un mot, les passages d'un haut intérêt touchant notre récit :

« Ouvrez la carte de Chavanne et prenez la branche du Congo située en amont du Stanley-Pool et se dirigeant vers le nord-nord-est. Vous y trouverez la localité de Bolobo, par environ 2° 1/2 de latitude sud et 17° 3/4 de longitude est.

« C'est là que je me trouve depuis hier matin, et c'est de là que j'écris.

« Mon bureau diffère essentiellement de ceux que l'on voit d'habitude en Europe. Il se compose d'une vieille caisse vide dont les planches ont été réunies pour faire une tablette plus ou moins horizontale, placée sur quatre pieux fixés dans le sol; pour plafond, j'ai un superbe palmier dont les longues gerbes garnies de feuilles me protègent des rayons du soleil. A quelques pas en face de moi, une hutte en paille que j'ai fait construire hier, et

dans laquelle je loge avec mon camarade d'exploration, le sous-lieutenant Janssen.

« Enfin, tout autour de moi, un cercle compacte d'indigènes accroupis ou debout, regardant d'un air ahuri cet homme blanc, ce mundelé, comme ils nous appellent, promenant sur une feuille blanche une pointe d'acier fixée au bout d'un morceau de bois et trempée de temps en temps dans un petit réservoir renfermant une liqueur noire.

« Je regrette de ne pouvoir croquer ce tableau réellement curieux et indescriptible. Il faut le voir pour s'en faire une idée. Ce groupe de spectateurs est là en quelque sorte en permanence, observant jusqu'au moindre de nos gestes et les commentant dans leur langue assez harmonieuse pour un dialecte sauvage; il ne diminue jamais; quand une partie s'en va pour une cause quelconque, elle est bien vite remplacée par un groupe nouveau venant de distances très éloignées et attiré ici par la curiosité.

« Hier, durant la soirée, j'avais autour de moi plus de trois cents de ces types, armés, la plupart, de lances ou de longs et larges couteaux de fabrication indigène. Cette curiosité poussée jusqu'à l'indiscrétion n'est pas un des moindres désagréments de la vie du voyageur en Afrique; mais il n'y a pas moyen de s'y soustraire, il faut en prendre son parti.

« Heureusement ces enfants noirs possèdent un autre défaut, très ennuyeux parfois, mais qui, dans la circonstance présente, nous a fait le plus grand bien: je veux parler de leur rapacité. Moyennant quelques pièces d'étoffe et quelques bibelots de bazar, je me suis peu à peu attiré leur sympathie.

« Les habitants de Bolobo et tous ceux qui vivent sur la rive gauche du Congo, à partir du confluent du Koango jusqu'un peu au-dessous de l'Équateur, appartiennent à la tribu des Bayanzi.

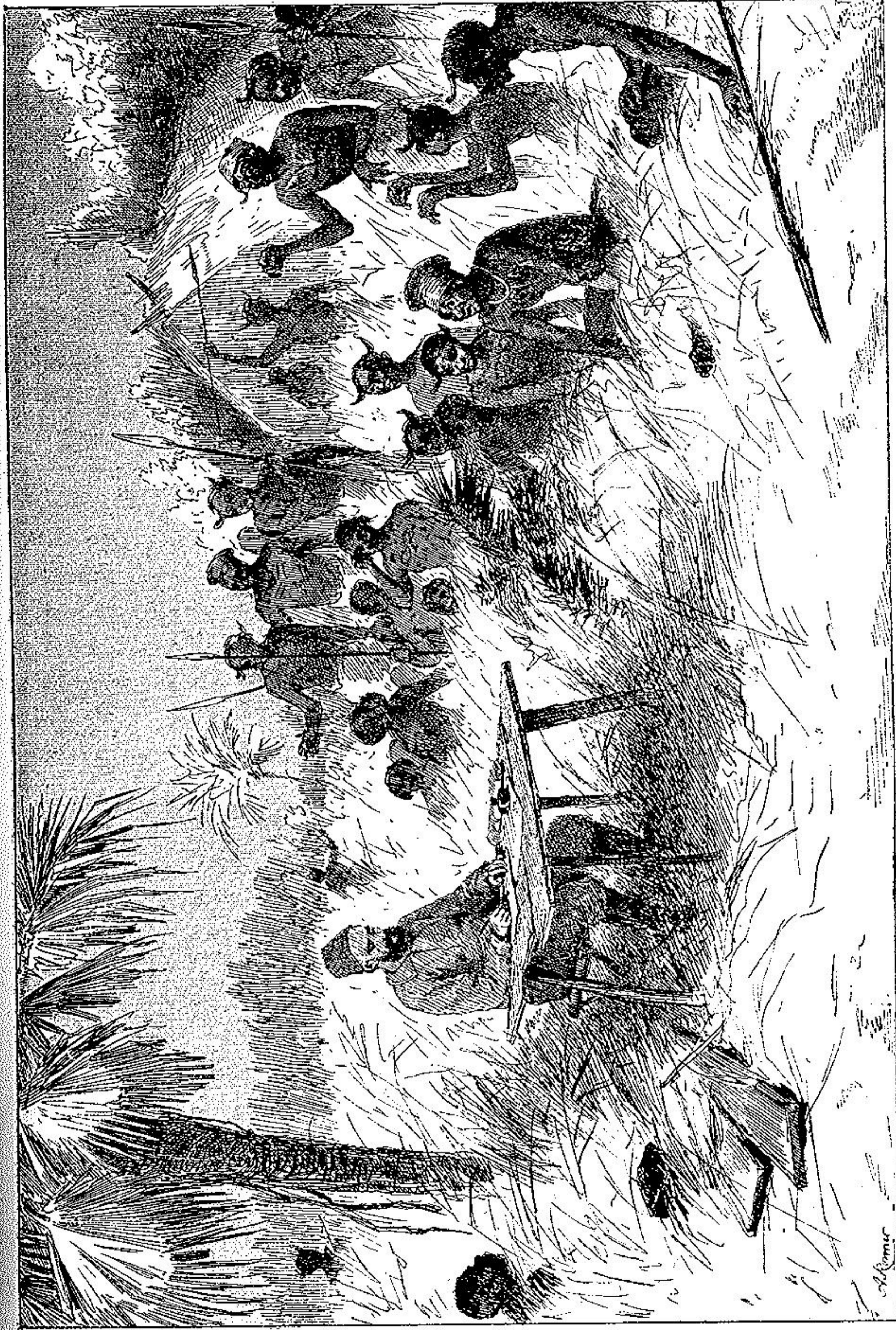
« Fort laids en général, ils ajoutaient à cette laideur un aspect féroce et repoussant en se bariolant et se peignant la figure.

« Les couleurs employées sont variées à l'infini; mais celles qui prédominent sont le rouge, le jaune, le blanc, le bleu et même le noir pour ceux qui ont la peau d'une teinte bronzée.

« Je vois un indigène ayant sur la poitrine une grande croix renversée peinte en trois couleurs, noir, jaune et rouge. J'éprouve une impression indéfinissable de voir les couleurs nationales servir à l'ornementation d'un thorax de négro.

« Mais, au point de vue physique, une distinction caractéristique des Bayanzi réside dans leur coiffure.

« Contrairement aux indigènes du bas Congo, les Bayanzi ont les che-



LE CAPITAINE HANSENS A BOLOBO.

veux très longs et luisants. Ils les divisent d'abord en deux nattes par une raie longitudinale suivant le plan médian de la tête, absolument comme les « gommeux » de nos grandes villes; puis chacune de ces nattes est elle-même subdivisée en plusieurs autres par des raies perpendiculaires à la première, ou bien circulaires. La disposition de toutes ces tresses forme des dessins fort originaux : sur le devant elles détachent deux cornes qui dirigent leurs pointes en avant.

« Cette mode de coiffure, la plus généralement adoptée, admet naturellement des exceptions et certaines variétés dans les détails.

« On remarque par exemple certaines femmes qui se sont fait épiler la tête à droite et à gauche, et laissent pousser seulement leurs cheveux dans la zone médiane. Leur chevelure relevée en bourrelet, et fixée au moyen d'une sorte de résille en fibres de palmier, revêt l'apparence des cimiers qui surmontaient jadis les casques des pompiers de ma bonne ville d'Ypres.

« Hommes et femmes apportent un soin extrême dans l'édification de ces monuments chevelus, à l'aide d'un peigne végétal ayant la forme d'une truelle profondément entaillée et dentelée sur le plus large côté.

« Chez les Bayanzi, la barbe est rare et clairsemée; les chefs seuls la portent au menton; elle est, dans ce cas, généralement tressée. Sauf cette exception en faveur des familles puissantes, tous les Bayanzi, hommes et femmes, s'épilent complètement le corps, y compris les cils et les sourcils. Est-ce par coquetterie ou par mesure de propreté?

« Les Bayanzi n'ont pour se garantir la tête contre les ardeurs du soleil que les tresses de leurs cheveux. Le privilège de se couvrir le chef est réservé aux rois de la contrée.

« Ibaka, makoko du district de Bolobo, use consciencieusement de ce privilège. Son chapeau est tout un poème. De la même forme que celui du clergé arménien, cette coiffure monumentale se compose d'une natte très serrée, faite avec des fibres de palmier crucifère et assez solide pour lui durer toute sa vie et passer encore sur les têtes de ses petits-enfants; elle est fixée à demeure sur la tête de son propriétaire par un fil de laiton.

« A défaut de poches, Ibaka entasse dans ce magasin portatif une collection d'objets disparates dont l'énumération serait trop longue et parmi lesquels je me bornerai à citer : des déchets de pièces d'étoffes, des vieilles douches de cartouches, des morceaux de journaux déchirés hier par nous, des poires à poudre, des pierres à fusil, des squelettes, des becs d'oiseaux, etc., etc., etc.

« J'ai eu un jour l'occasion d'examiner de près ce capharnaüm africain, mais j'ai bien vite renoncé à en explorer les abîmes, comme j'en avais eu primitivement l'intention.

« Ibaka tient à son chapeau presque autant qu'à son autorité; il ne le quitte jamais que la nuit, lorsqu'il se trouve « en famille », et il a fallu toute l'amitié et la confiance dont il honore les blancs pour le décider à s'en dessaisir pendant quelques instants en ma faveur. Encore n'a-t-il pas voulu exposer sa tête aux regards indiscrets de ses sujets; j'ai dû lui prêter ma casquette d'explorateur.

« — Jamais, m'a-t-il dit en me remettant son couvre-chef, jamais jusqu'à ce jour je ne m'étais décoiffé avant la nuit. »

« Tant de condescendance de sa part méritait une récompense. Je m'acquittai envers lui en ornant le devant du chapeau de quatre superbes lézards en cuivre repoussé et d'une boucle de ceinture en laiton portant au centre un énorme diamant... en verre.

« Depuis ce jour, Ibaka se croit le plus grand roi de la terre, et je suis persuadé que, s'il connaissait l'histoire des cantons helvétiques, il s'empreserait d'imiter l'exemple de Gessler.

« Je suis aussi convaincu qu'il ne se trouverait pas dans tout le Bolobo un Guillaume Tell assez audacieux pour refuser de saluer la coiffure du souverain, tant cette dernière semble faire partie intégrante de la personne même du roi de ce district. »

Ce fut avec ce personnage haut coiffé que le capitaine Hanssens conclut le 10 novembre la convention autorisant l'Association internationale à établir dans les parages de Bolobo un poste hospitalier.

Le portrait d'Ibaka, qui accompagne les présentes pages, est d'une ressemblance tellement frappante, que nous croyons pouvoir nous dispenser d'y ajouter la moindre description.

La voix et les manières d'Ibaka, son obséquiosité cérémonieuse, laissaient percer de toutes parts des instincts rapaces; le moral répondait chez lui au physique et paraissait totalement dépourvu de franchise.

Ses épouses, qui sont nombreuses, l'avaient accompagné pour assister à son entrevue avec Hanssens. Quelques-unes d'entre elles, presque jolies et bien faites, avaient la peau d'un brun luisant et une gracieuse courbe d'épaules, rare sur les bords du Congo.

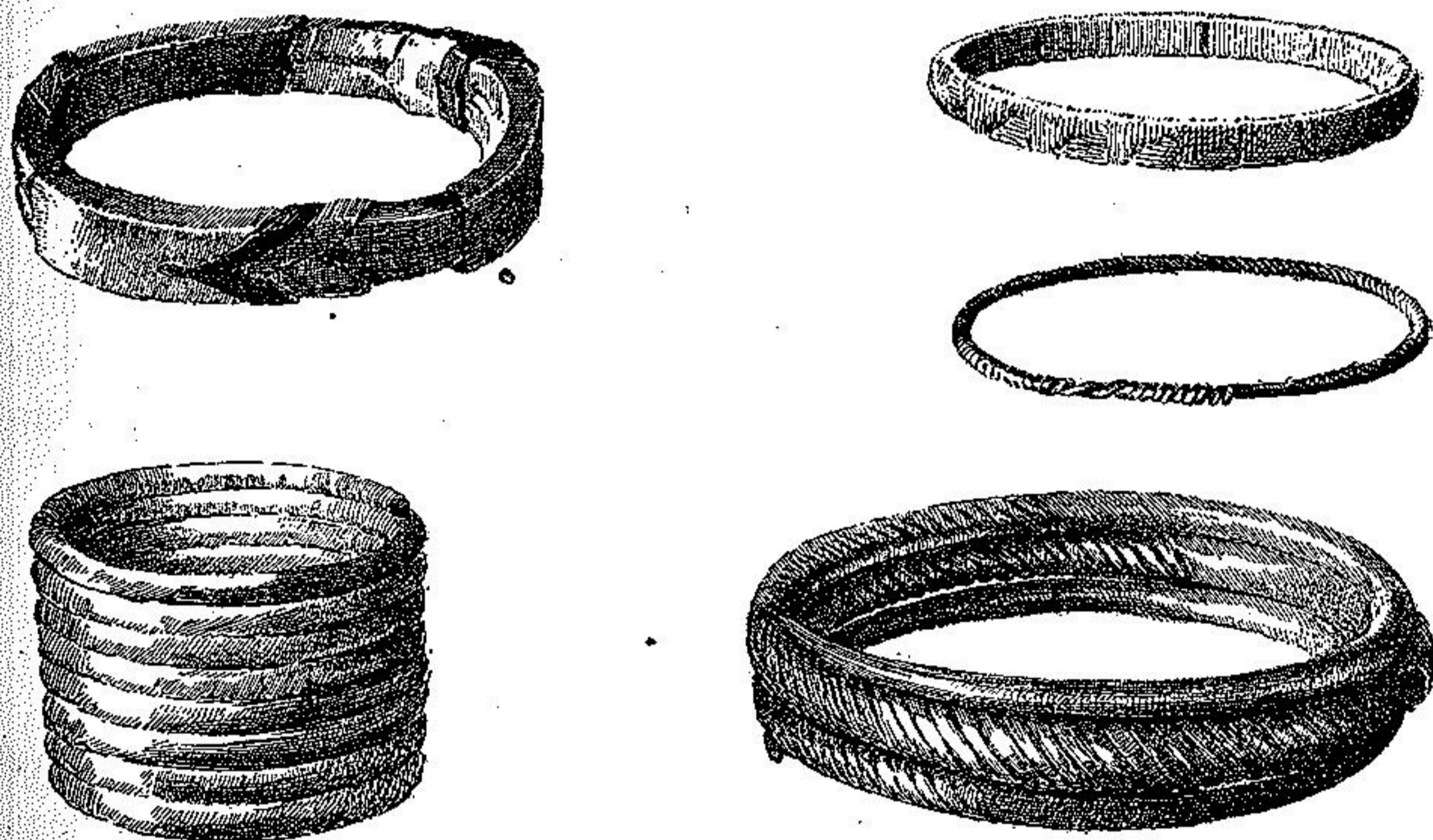
Leur costume, identique à celui des hommes, consistait en un tissu roulé autour des reins et tombant jusqu'aux genoux. Au-dessus et au-dessous, rien: c'est aussi primitif que possible.

Mais Ève, dans les sentiers du Paradis terrestre, ne leur eût certes pas

envié les massives parures, fallacieux ornements de cuivre, scellées autour de leur cou.

Ces lourds anneaux ont trois ou quatre centimètres de hauteur et pèsent approximativement dix-sept ou dix-huit kilogrammes chacun. Ce ne sont pas des colliers, mais des carcans véritables.

Les dames qui ont cette... parure, sont condamnées à porter nuit et jour un poids considérable leur pressant les épaules et montant jusqu'au menton. Sans paraître nullement gênées par ces larges cravates de métal, elles



BRACELETS ET ANNEAUX BAYANZI (COLLECTION DE M. FLEMING).

s'en montrent toutes très fières; elles se réjouissent même de la pression qu'ils exercent sur leur corps et qui est enviée par les femmes-esclaves.

Bon nombre d'entre elles poussent la coquetterie « locale » au point de garnir leurs jambes de gros anneaux plats également en cuivre, larges de plusieurs centimètres et superposés depuis la cheville jusqu'à la moitié environ des mollets. Le diamètre de chaque anneau va en s'élargissant de manière à se mouler sur la jambe. Ces anneaux sont couverts de ciselures parfois délicatement exécutées.

Ainsi accoutrées, les femmes font, à chaque pas, résonner le cliquetis de tous ces cuivres qui s'entre-choquent; de loin, on croirait, lorsqu'elles

défilent, entendre le bruit métallique des armures de nos anciens chevaliers en marche.

Les favorites du majestueux Ibaka furent gracieuses avec les blancs et se montrèrent fort empressées à recevoir les nombreux cadeaux dont elles furent gratifiées.

Grâce à ses libéralités, Hanssens avait obtenu l'autorisation de camper dès les premiers jours sur un terrain abandonné, à proximité du village : mais cette première installation sommaire n'était que provisoire.

Le 11 novembre, les équipages de la flottille d'exploration procédaient au déblayement d'un terrain concédé en aval du village, et convenable à l'établissement d'une station.

Les bâtiments, maisons de logement pour les blancs, magasins et dépendances, allaient s'élever rapidement, grâce à l'expérience de Janssen, sur ce plateau de Bolobo-Station couronnant le sommet d'un morne qui tombe à pic dans le Congo.

Par prudence, en cas de revirement subit dans les dispositions des indigènes, Hanssens fit établir une citadelle palissadée, sorte de blockhaus moins important que celui de Léopoldville, où son personnel pourrait au besoin trouver un refuge assuré.

Hanssens et Janssen ne tardèrent pas à constater un des plus fâcheux inconvénients que réservait Bolobo-Station.

Les moustiques s'y donnaient rendez-vous en quantités prodigieuses, et rendaient intolérable et cuisant le séjour du plateau.

Aux premiers brouillards de la nuit, ces insectes insupportables bruisaient partout à l'extérieur, et, bravant portes et fenêtres, ils pourchassaient les blancs de la salle à manger aux chambres à coucher, de la table au bureau, du bureau au lit de camp.

Ces insectes avides, attirés par l'éclat des bougies, formaient de véritables nuages autour des lumières; on fut obligé de renoncer à l'emploi de tout éclairage et de se coucher à tâtons, chaque soir à huit heures, comme les poules.

A la crainte d'être dévorés par les moustiques, les explorateurs durent ajouter, dès la fin de novembre, le danger de mourir de faim.

Les vivres, rares aux environs de la station, consistaient en chèvres, poules étiques et chicoanga; mais les indigènes étaient les dispensateurs rapaces de ces ressources alimentaires.

Les provisions de l'expédition s'étaient épuisées insensiblement, et les pièces d'étoffe, les bibelots de tout genre, les mitakos, monnaie courante

du pays, importés par Hanssens, n'avaient qu'en partie assouvi la cupidité des indigènes.

D'autre part, le personnel noir fort restreint des explorateurs belges avait, en raison des constructions à développer, paru insuffisant pour assurer, par la voie fluviale, des services réguliers entre les exilés de Bolobo et ceux de Msuata et du Stanley-Pool.

La perspective prochaine de la famine aidant, on expédia des Zanzibarites à Léopoldville, avec ordre de ramener le plus tôt possible l'allège chargée de vivres. En même temps, le capitaine Hanssens mandait auprès de lui, en qualité de commandant de la station de Bolobo, le sous-lieutenant Urban, alors second de Nilis à Manyanga.

La présence de Janssen redevenait indispensable à Msuata.

En attendant le retour de l'allège, les explorateurs firent maigre chère; le menu habituel se composa de bananes étuvées, d'un poulet ou d'une tourterelle rôtie, et de bananes grillées comme dessert.

Quelquefois ce frugal repas était arrosé de malafou. Depuis le mois de juillet précédent Hanssens n'avait plus vu ni une bouteille de vin, ni un verre de liqueur sur sa table.

Le 1^{er} décembre, on se trouvait à Bolobo-Station sans un atome de graisse ou de beurre; on se vit contraint de préparer à l'huile de palme les quelques poulets étiques qui formaient la maigre base de l'alimentation quotidienne.

Le lait, le café, les condiments, tout ce qui peut exciter l'appétit ou disposer l'estomac à accepter la nourriture grossière que les blancs parvenaient difficilement à se procurer, la farine, qui leur eût permis de remplacer par une appétissante tranche de pain de froment l'écœurante chicoanga obtenue en laissant pourrir complètement le manioc dans l'eau, leur faisaient depuis longtemps défaut.

En suivant un régime aussi débilitant les deux courageux pionniers belges marchaient rapidement à l'anémie, à l'épuisement.

Les petites plaies, les moindres blessures qu'ils devaient soit aux piqûres des moustiques, soit à toute autre cause, se transformaient en ulcères et contribuaient à appauvrir encore leur sang déjà si pauvre.

A peu près tous les mois, Hanssens et Janssen avaient un accès de fièvre qui durait tantôt plusieurs heures, tantôt plusieurs jours.

Le capitaine possédait heureusement une réserve d'ipécacuanha, excellent vomitif qui, doublé d'un purgatif, détergeait son vigoureux organisme et triomphait de la maladie.

« Enfin !!! écrit Hanssens à la date du 15 décembre, le bateau, qui assure

nos communications avec le Stanley-Pool, arrive et apporte des vivres pour le corps et des aliments pour l'esprit.

« Je reçois les courriers arriérés de juin, juillet, août, etc. : plus de cinquante lettres et une caisse de journaux ! »

Janssen avait aussi reçu un monceau de lettres, des livres et des périodiques.

Quelle débâche de lecture à Bolobo-Station ! Ce plaisir-là, bien entendu, ne nuisait pas aux travaux en cours. Les coups de marteau des charpentiers bâtissant les façades, ou de hache des bûcherons fendant les arbres, les grincements du rabot des menuisiers, troublaient chaque jour le silence du plateau où s'élevait la ville future.

L'allège avait en outre apporté des mitakos, des pièces d'étoffes, des caisses de bibeloterie, valeurs susceptibles de dérider les nègres des alentours et de ramener l'abondance sur la table des pionniers.

Ce renfort de monnaies courantes permit à Hanssens de resserrer les liens amicaux qui l'unissaient à Ibaka, noire Majesté rapace, et d'étendre ses relations avec les habitants des environs du nouvel établissement.

Hanssens en profita pour recueillir sur les mœurs et les coutumes des peuplades du district de Bolobo les documents les plus variés et les plus intéressants.

Il nous serait impossible de puiser à des sources plus autorisées et plus sûres que les lettres manuscrites du capitaine une relation ethnographique sur les Bayanzi.

Avant nous, divers périodiques européens ont fait des emprunts identiques à la correspondance de l'illustre officier, qui joignait aux qualités viriles du soldat et de l'explorateur les charmes et le talent du conteur le plus agréable, l'esprit et la verve enjouée du meilleur écrivain.

Certains de nos lecteurs retrouveront avec plaisir, sans nul doute, ces extraits intercalés dans notre récit.

Outre les détails donnés plus haut sur le costume et les ornements des Bayanzi, Hanssens a noté les renseignements qui suivent :

« La « peinturluration » du corps semble exclusivement réservée aux hommes. Dans cet art la fantaisie se donne libre carrière. Tantôt des lignes multicolores, bleues, jaunes, rouges, blanches, courent le long des bras, à la façon des passe-poils qui ornaient jadis les « kourka » de nos lanciers, et viennent se rejoindre sur le dos en dessinant des arabesques variées. Tantôt la poitrine est sillonnée par des lignes analogues s'étendant sur toute la hauteur du torse et projetant latéralement des embranchements qui rappellent les brandebourgs de nos uniformes contemporains.

« Quelquefois aussi des cercles concentriques, de couleurs différentes, s'épanouissent au creux de l'estomac ou entre les mamelles et font ressembler les bustes à des cibles pour carabines Flobert.

« L'ensemble de ces décorations multicolores, toujours exécutées avec infiniment de goût, ressort fort bien sur le fond bronzé de la peau et donne à tous ces corps à demi-nus une physionomie *sui generis*.

« L'ornement de la figure est l'objet de soins particuliers. Dans les circonstances ordinaires, les Bayanzi se bornent à recouvrir les paupières de l'un ou l'autre de leurs yeux d'une couche de couleur blanche, faisant de loin l'effet d'un monocle à large garniture d'argent.

« Mais dans certains cas particuliers, mort d'un chef, départ pour la guerre, première visite aux blancs, etc., la face est couverte de dessins multiples les plus variés et dénotant l'incontestable sentiment artistique de leurs auteurs.

« Les femmes ne recourent pas à l'emploi des peintures; elles s'enduisent très souvent le corps tout entier d'une teinte rouge uniforme, obtenue par l'infusion de l'écorce de certains arbres.

« Les tatouages sont également très variés.

« Tandis que les Bateké, habitants de la rive droite, se découpent longitudinalement les joues par des stries parallèles descendant des tempes vers la bouche, les Bayanzi, indigènes de la rive gauche, se tatouent de préférence le front. Ils pratiquent parallèlement à la ligne des yeux une ou deux rangées d'incisions en forme de croix, incisions dans lesquelles ils introduisent un liquide corrosif qui a pour effet de boursoufler la peau.

« Quelquefois ces tatouages se continuent sur les tempes jusqu'en dessous des yeux. D'autres fois une troisième rangée perpendiculaire aux deux premières descend de la naissance des cheveux suivant le plan médian de la tête et se prolonge jusqu'à l'extrémité du nez. Parfois aussi, chez les femmes surtout, le buste est orné d'une façon analogue : plusieurs rangées d'incisions de formes diverses s'étendent alors de la naissance de la gorge jusqu'au bas-ventre et projettent latéralement des branches qui contournent les seins

« En dépit de cette hideuse ornementation, les Bayanzi ont physiquement assez bonne apparence.

« Leur taille est en général au dessus de la moyenne; chez quelques-uns elle est beaucoup plus élevée.

« Le corps est bien fait, les jambes nerveuses, quoique assez grêles, les épaules larges, le buste bien découpé, les bras assez faiblement musclés.

« La figure légèrement aplatie leur donne une physionomie caractéristique, l'angle facial est ouvert, le crâne rond, rarement pointu.

« Comme les indigènes du district de Mukumbi, les peuplades Bayanzi riveraines du haut Congo paraissent cordialement détester les ablutions d'eau froide. Les prescriptions hygiéniques du Coran ne sont jamais parvenues jusqu'à eux et l'ignorance invétérée de ces tribus fétichistes les maintient au physique et au moral dans un état permanent de crasse.

« De même que chez les Bateké, les Bacongo, les Banfumu, les Babouendé, les Kabindas, les Krouboys et toutes les tribus du bas Congo, la polygamie recrute de nombreux et fervents adeptes chez les Bayenzi : la quantité de femmes que chaque individu possède croît en raison directe des ressources pécuniaires de chacun.

« Sitôt qu'un Bayanzi dispose de quelques centaines de baguettes de laiton ou de leur équivalent en étoffe, il s'empresse d'acheter une esclave nouvelle qu'il appelle à l'honneur de partager sa couche.

« C'est d'ailleurs un excellent placement : le produit du travail de la nouvelle épouse procurera en effet à son maître une source de bénéfices et son entretien ne lui coûtera rien, puisqu'elle cultive elle-même le manioc nécessaire à son alimentation.

« Les enfants issus de ces unions, loin de constituer une charge pour le père, lui procurent au contraire un accroissement de puissance ou de richesse : les garçons augmenteront le nombre de guerriers dont il dispose, les filles arrivées à l'âge de puberté seront vendues comme épouses à l'un ou à l'autre voisin et feront ainsi affluer de nouveaux capitaux dans le trésor du père.

« Il va sans dire que dans les familles ainsi instituées les sentiments affectueux brillent par leur absence.

« Le père ne s'occupe de ses enfants qu'à dater du moment où ils commencent à lui rapporter ; jusque-là il ne s'y intéresse que fort superficiellement.

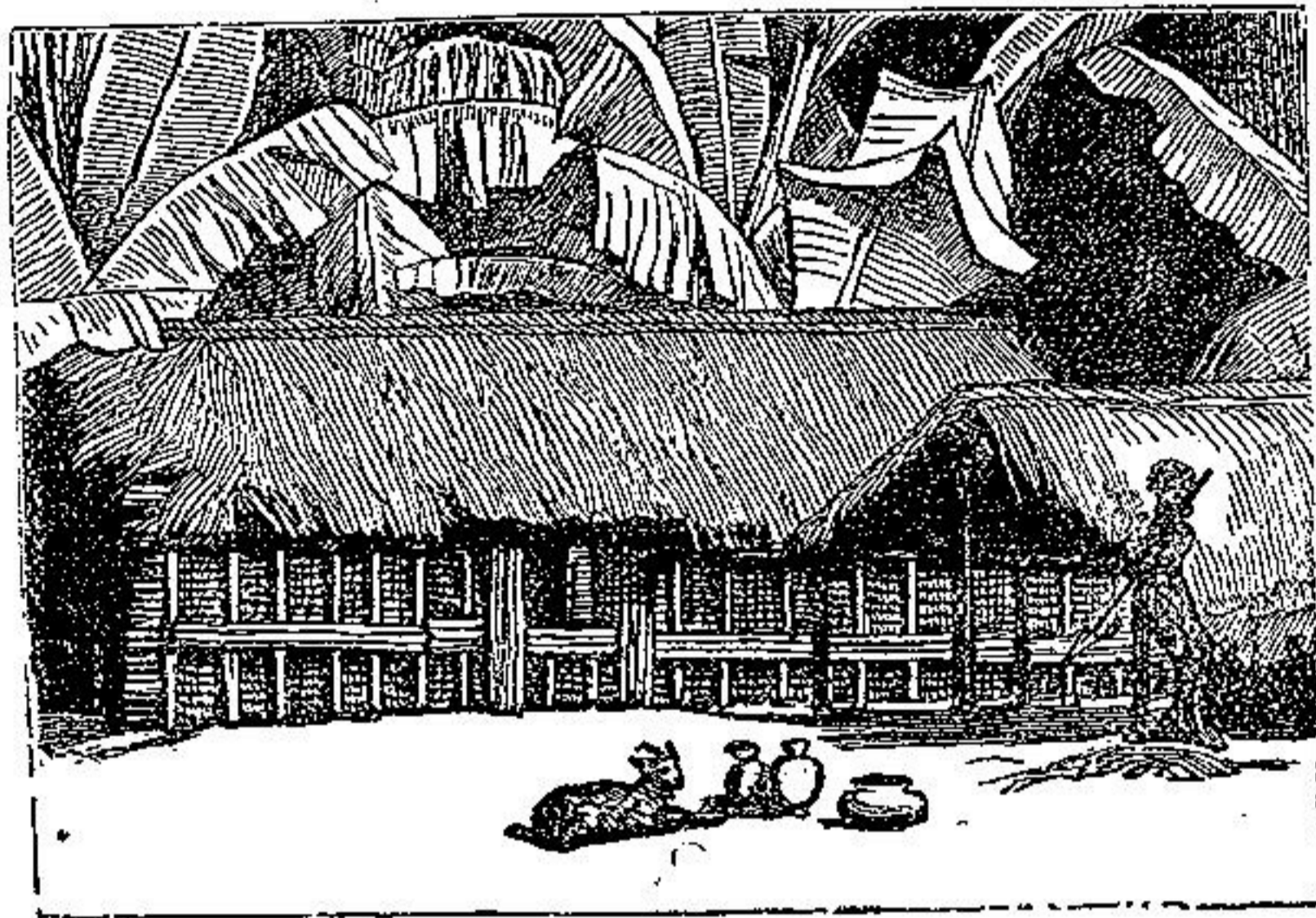
« Ibaka interrogé sur le chiffre de sa progéniture répondait, sans paraître gêné le moins du monde, qu'il ne se rappelait pas exactement s'il possédait trente ou quarante rejetons !... Le roi de Bolobo ne mourra pas sans laisser d'héritiers.

« Quant à la mère, elle soigne son enfant par instinct tant que celui-ci est petit ; comme chez les animaux, elle s'en désintéresse complètement dès qu'il parvient à marcher seul. Les soins qu'elle lui donne pendant les premiers mois qui suivent sa naissance, ne constituent d'ailleurs pas une bien lourde charge pour elle.

« Heureusement les bébés ne sont pas douillets dans ce pays ; leur toilette comporte absolument ce que la mère nature a eu soin de leur procurer ; les mesures de propreté sont totalement inconnues.

« Quand la mère se transporte d'un endroit à un autre, elle campe son rejeton à califourchon sur le dos ou une des hanches et le fixe dans cette position au moyen d'une pièce d'étoffe enroulée autour du corps et ne laissant dépasser que la tête de l'enfant.

« Rien n'est plus tristement drôle que de voir une femme pagayant à bord d'une pirogue dans cet accoutrement : la tête du petit suit tous les mouvements du corps de la mère, oscillant d'avant en arrière, de droite ou de gauche, à la façon d'un balancier de pendule.



HABITATIONS INDIGÈNES A BOLOBO.

« Un tel traitement imposé à nos enfants d'Europe leur ferait pousser des cris aigus et donnerait lieu à un concert de vagissements des moins harmonieux.

« Les nourrissons bayanzi ne paraissent pas s'apercevoir de l'incommodité de leur position et semblent goûter les douceurs d'une béatitude parfaite.

« Mal soigné à sa naissance, tout être bayanzi est mal traité au moment de sa mort. »

Vers la mi-décembre, Hanssens et Janssen mirent à profit les derniers jours de leur présence à Bolobo, en observant les cérémonies très intéressantes occasionnées par les funérailles d'un notable du village de Manga (à quelques kilomètres en aval de la station).

Ce notable, nommé Mpoki, avait joui pendant sa vie d'une certaine auto-

rité, mais de bien peu de considération, car sa fortune n'était pas considérable.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé complètement, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé auparavant. La figure fut ensuite barbouillée d'une peinture fantaisiste; les jambes, repliées de manière à faire monter les genoux le plus haut possible, furent fixées par des ligatures en écorces d'arbre et en étoffe indigène.

On enroula le corps dans les plus riches étoffes délaissées par le défunt. Il présentait après cette opération l'aspect d'un vaste mannequin multicolore aussi large que haut, surmonté d'une tête bariolée dont les yeux restaient largement ouverts.

Ainsi fagoté, le corps fut exposé devant la hutte habitée avant le décès.

Pendant huit ou dix jours, les indigènes de Manga et ceux des alentours vinrent exécuter autour du cadavre des danses funèbres accompagnées de chants, de roulements de tambour et de coups de fusil.

Ce charivari, commencé au lever du soleil, durait toute la journée et se prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Bien entendu le malafou, ne perdant pas ses droits à figurer dans toute cérémonie nègre, circulait à pleines calebasses, et les danseurs ne se retiraient qu'épuisés de lassitude ou tout à fait ivres.

Les mêmes scènes se reproduisirent jusqu'au jour où la décomposition du cadavre fut avancée au point d'infecter les environs à une lieue à la ronde. On procéda alors à l'enfouissement.

Un trou plus large que profond fut creusé aux abords de la case du défunt; le corps y fut déposé avec toutes les étoffes dont il avait été entouré lors du décès.

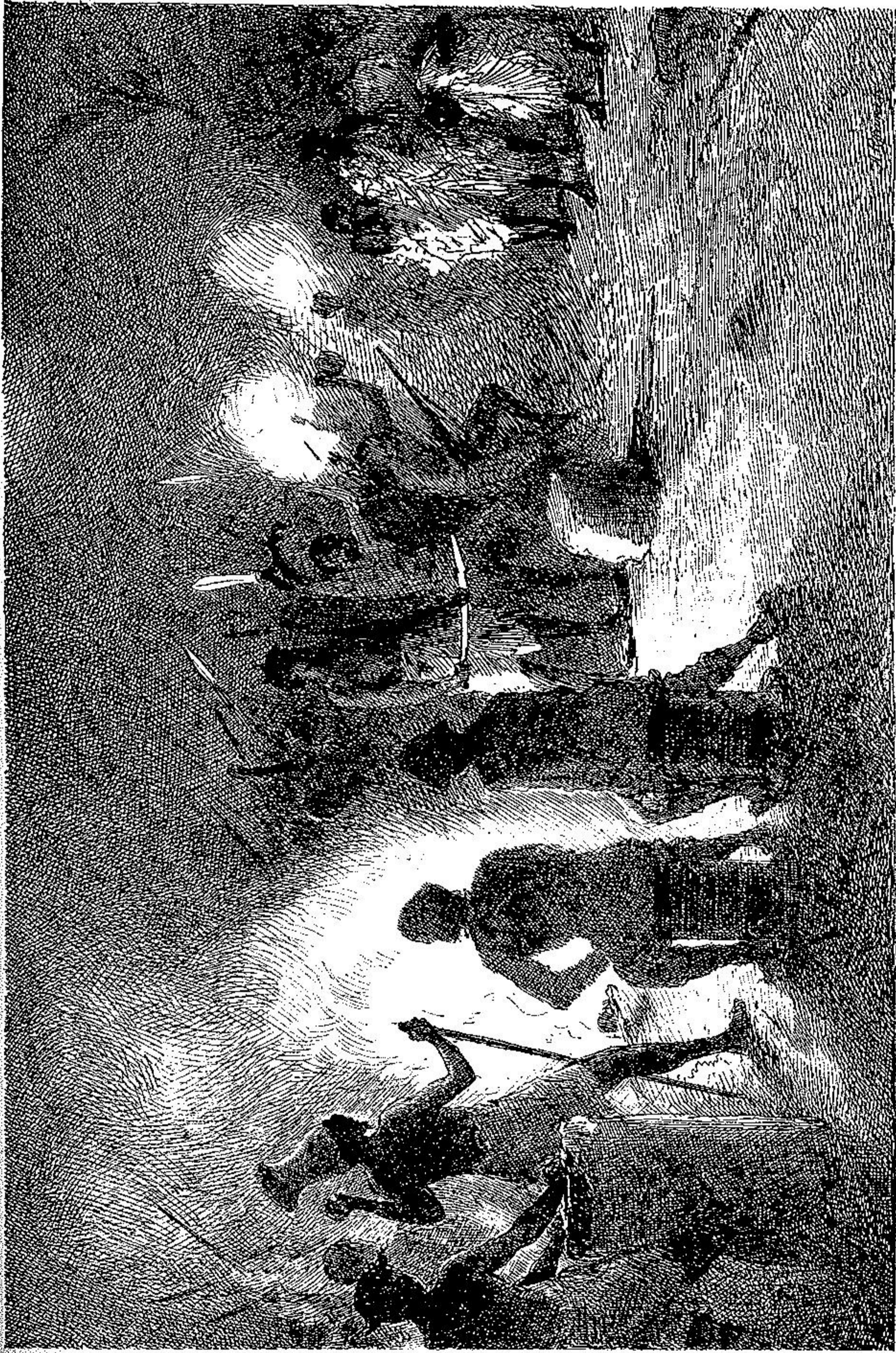
Dans l'esprit des indigènes ces étoffes étaient destinées à assurer le bien-être de celui qui n'était plus, pendant le grand voyage qu'il venait d'entreprendre.

Il résulte de cette façon de voir que plus le défunt est riche et puissant, et plus son bagage d'outre-tombe est volumineux.

Ne doit-il pas soutenir son rang dans l'autre monde? Peut-on le condamner à se priver dans le pays inconnu où il pénètre des soins de ses épouses favorites, des services de ses esclaves?

Cette déplorable croyance donne lieu à la pratique barbare des sacrifices humains.

Selon la coutume on égorgea sur la tombe du notable de Manga un nombre de femmes et d'esclaves proportionné à sa richesse et à sa puissance.



LES FUNÉRAILLES DE MPOKI.

Les deux explorateurs belges durent assister, confus et révoltés, à cette inqualifiable hécatombe.

A l'heure du sacrifice, la nuit avancée était radieuse; la lune dans son plein projetait sur le théâtre du drame les reflets les plus fantastiques de sa lumière d'argent.

Près des sièges réservés aux blancs se tenait Ibaka entouré de sa cour, et non loin de là se dressait le billot à côté duquel un nègre de haute stature, le corps barbouillé d'ocre rouge, armé d'un sabre énorme et recourbé, conservait l'attitude du bourreau qui attend sa victime.

Bientôt quatre femmes, dont deux épouses de Mpoki et deux de ses jeunes esclaves furent amenées garrottées, le corps caché sous des monceaux de fleurs, de feuilles et d'oripeaux de tout genre, la tête entièrement nue, à quelques mètres du billot.

Les noirs assistants gorgés de malafou, altérés de sang, dansèrent une sarabande effrénée et hurlèrent comme un troupeau d'hyènes flairant les restes d'un festin de cannibales.

« Oh! Mpoki était un pauvre diable, dit Ibaka au capitaine Hanssens; on va tuer seulement deux de ses femmes et deux esclaves sur sa tombe. »

— Penses-tu, que je sois flatté d'assister à cette infâme cérémonie? répliqua vertement l'explorateur. Ne sais-tu pas que ces atrocités me répugnent? Les blancs n'aiment pas l'assassinat. »

Hanssens s'oubliait; son âme généreuse se soulevait contre l'horreur des apprêts de cet affreux spectacle.

Ibaka offensé par la réponse indignée du capitaine s'apprêtait à proférer des imprécations menaçantes; mais l'attrait momentané de la scène fit taire cet ignoble *dilettante*.

Une musique sans nom étouffait les pleurs des quatre infortunées. La foule indigène, hommes, femmes, enfants, se ruait, en proie au délire de l'ivresse ou de la joie féroce, autour des cadavres des victimes immolées.

Fifres en bambou, gourdes trouées, lyres, tam-tams, tambours, instruments à cordes impossibles et innombrables essayaient d'unir leurs accords aigus, criards, sourds ou plaintifs aux voix enrouées des hurleurs. Ibaka, dominant cette foule de la hauteur de son chapeau, battait joyeusement la cadence en branlant la tête: les généreuses récriminations du capitaine Hanssens étaient tout à fait oubliées.

Le calme se rétablit peu à peu; les corps des deux épouses de Mpoki furent déposés en travers dans le fond de la fosse, comme pour servir d'assise au cadavre du défunt; quant aux deux esclaves, on les enfouit

pêle-mêle après avoir au préalable tranché leurs têtes, que l'on plaça comme ornement sur le faite de la case qui avait appartenu à Mpoki.

Après le hideux épilogue de cette cérémonie, que les lueurs mourantes des feux de nuit indigènes et les pâles rayons de la lune faisaient ressembler à un drame emprunté au royaume de Belzébuth, Hanssens et Janssen, sous le poids d'une profonde émotion, regagnèrent le plateau de Bolobo-Station, évitant avec horreur la compagnie royale d'Ibaka littéralement grisé par le malafou et les péripéties de ces odieuses saturnales.

